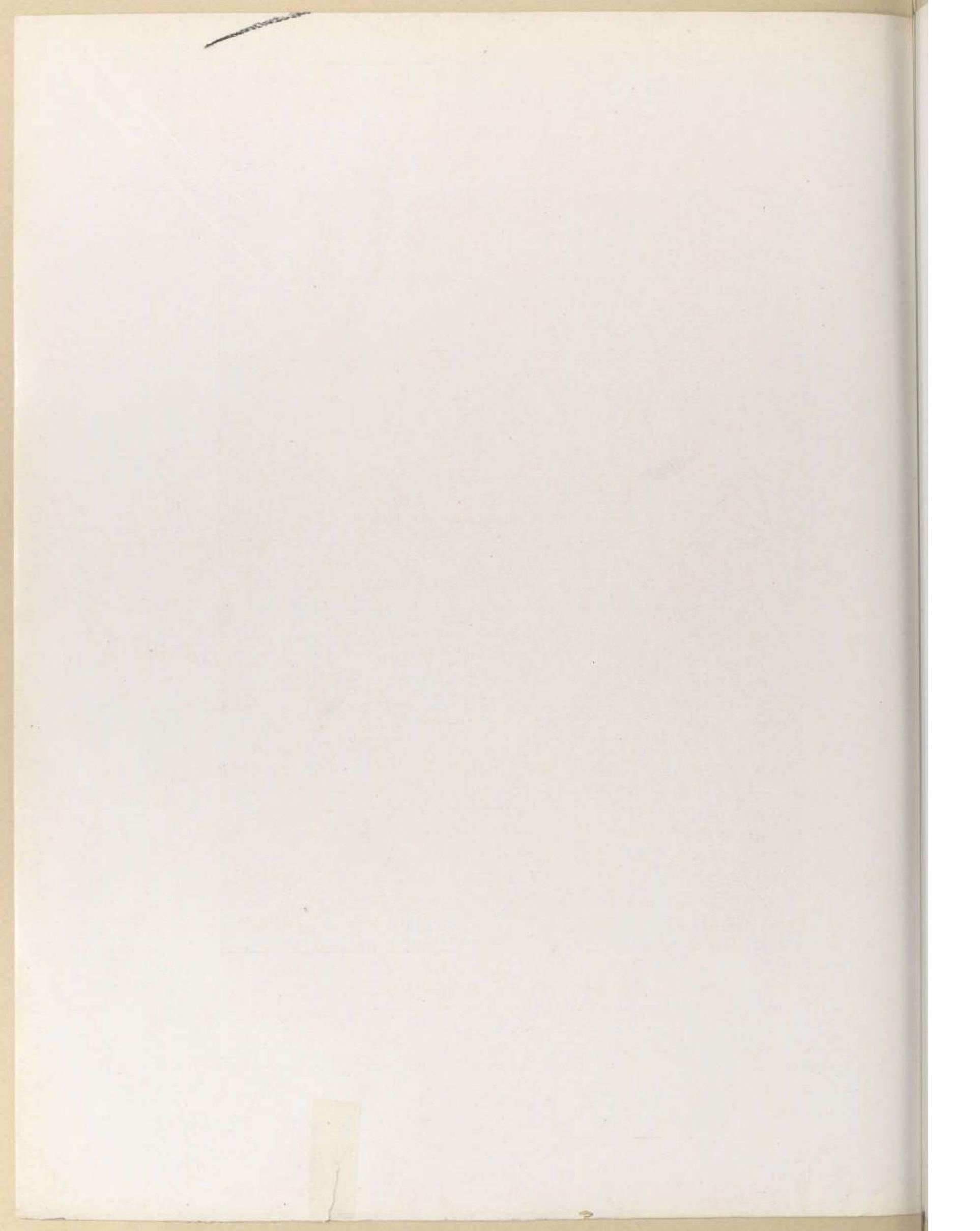
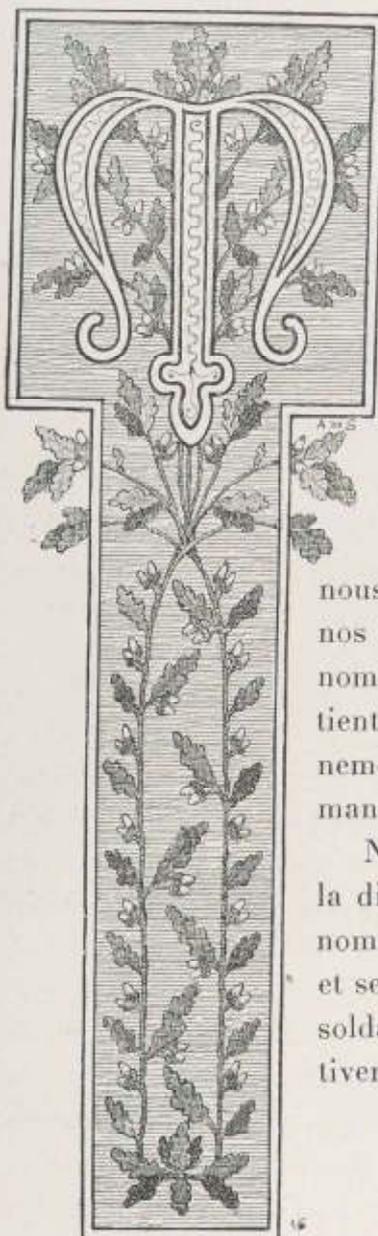




LE PÈRE LACORDAIRE
DANS LA DERNIÈRE ANNÉE DE SA VIE
(Peint par Benjamin Constant)



DES BUSTES AU LIVRE



ALHEUR aux peuples qui n'ont pas d'histoire!

C'est la réponse de la sagesse et du patriotisme général ou local à un proverbe qui serait la négation des traditions.

Les fêtes des 21 et 22 mai 1899 laisseront dans les annales de la vieille École une page inoubliable, et il y faudrait quelque lyrisme pour en raconter le frisson.

« Le siècle allait finir », et le R. P. Raynal, qui voit de haut et de loin comme tous ceux que l'esprit de méditation emporte sur la montagne, s'était dit que le moment était peut-être opportun pour dresser le bilan des gloires soréziennes. Projet conçu, projet réalisé. Et une circulaire, lancée aux quatre vents de la publicité, nous donnait rendez-vous pour l'inauguration des bustes de nos grands Anciens. La presse prévenait le public; le vieux nom de Sorèze reflleurissait dans l'actualité; et, comme tout se tient de par le monde, notre fête de famille devenait un événement régional, et l'apothéose de nos généraux soréziens une manifestation patriotique et nationale.

Nous pouvons faire cet aveu entre anciens Collets rouges, la difficulté ne fut pas de trouver, parmi nos Anciens, des noms dignes du marbre. Ils sont nombreux. Il fallut choisir et se borner. On prit un peu dans toutes les carrières : prêtres, soldats, magistrats, ingénieurs, artistes. Et la liste fut définitivement dressée. On se prépara à inaugurer les bustes de :

Monseigneur de Caffarelli, évêque de Saint-Brieuc;

Le Père Houlès, dominicain, né à Sorèze;

Amiral de Montcabrier;

De Saizieu, contre-amiral, chef des marins de la Garde;

Douzans, vainqueur de Fou-Tchéou;

Général Adolphe Marbot (ainé);
Général Paulin, né à Sorèze;
De Caffarelli, préfet maritime;
Général Destrem, ingénieur général en Russie;
Borrel, ingénieur, né à Sorèze;
Barris, président à la Cour de cassation;
Beaumes, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier;
Gilbert de Séverac, peintre;
Brassinne, professeur à l'École d'artillerie de Toulouse, premier président de
 l'Association sorézienne.

COUP D'ŒIL SUR LE SIÈCLE SORÉZIEN.

.....
 Dès que les drapeaux qui couvraient les bustes furent soulevés, M. de Lahondès, président de l'Association sorézienne, célébra nos gloires :

« CHERS CAMARADES,

« Vous ne sauriez imaginer combien ce mot est doux à prononcer devant vos fronts juvéniles lorsqu'on n'a plus qu'un front couvert de cheveux gris. Il donne une illusion au déclin de la vie, de même que le rêve dore la vôtre en son matin fleurissant. Mais aujourd'hui, pour nous tous ici, l'illusion et le rêve se fortifient d'espérances, et les espérances sont justifiées par des réalités.

« Un renouveau fécond anime la vieille École. Elle tressaille aux promesses d'avenir, et l'ardente jeunesse qui s'agite dans ses salles et ses vastes cours la ramène dans un continué printemps. Ses murs antiques eux-mêmes revêtent une parure souriante comme une aurore. Mais si elle espère, elle se souvient, et dans sa généreuse cordialité traditionnelle elle se plaît à rattacher à son glorieux passé les destinées qui l'attendent au seuil du siècle qui s'ouvre. Elle se recueille, elle contemple ses origines, elle évoque les figures qui, après avoir traversé ses bâtiments austères et son parc ouvert en plein ciel, ont illustré son nom. Elles rayonnent

dans sa lumineuse histoire et elle entend les immortaliser dans le marbre pour qu'elles soient un exemple, une force, comme la sève d'une continuelle floraison des dignes serviteurs du Christ et de la France.

« L'ordre monastique, qui jadis avait civilisé l'Europe, laissa, comme un legs de son action sur les intelligences, l'organisation scolaire qui constitue l'originalité, la renommée et les succès de Sorèze. Il semblait au premier aspect que les bénédictins de Saint-Maur avaient simplement devancé et fait entrer dans l'évolution des années classiques le complément d'éducation que l'on donnait alors aux adolescents dans ce qu'on appelait les académies. Mais ils joignirent aux brillants exercices des armes et des chevauchées, de l'art dramatique et des joutes littéraires, un enseignement plus ouvert et plus étendu, qui, sans négliger les fortes assises des lettres antiques, élargissait les horizons, développait les facultés du jeune homme, n'en laissait aucune endormie, ingénieux qu'il était pour découvrir et mettre en valeur celles qui se seraient perdues peut-être dans les anciennes méthodes. Ils inauguraient l'instruction, l'éducation surtout que réclamaient les nécessités nouvelles, et semblaient pressentir celles que des transformations fondamentales devaient bientôt exiger.

« Et voici, en effet, que dès la première génération qui sort de l'École, au moment suprême où des aspirations généreuses soulèvent le monde, où bientôt des tempêtes le bouleversent, des hommes de vaillance se lèvent et montrent par l'exaltation de leurs sentiments ainsi que par l'énergie de leur action, par leur esprit de sacrifice et leur mépris de la mort, l'impulsion haute et virile qu'ils y ont reçue.

« C'est Henri de La Rochejaquelein qui s'élance pour défendre les droits de Dieu et du roi, entraînant ses fidèles par ces nobles paroles : « Si j'avance, suivez-moi ; si je meurs, vengez-moi ; si je recule, tuez-moi. » Ah ! je voudrais qu'à la place d'un simple buste votre salle superbe pût accueillir un moulage de la statue de notre Falguière, qui parut au Salon il y a trois ou quatre ans, car elle est l'idéalisation de la jeunesse chevaleresque, au même titre, en vérité, que le saint Georges de Donatello, cette merveille enchanteuse de la merveilleuse Florence.

« A côté de lui, c'est son camarade Constant de Surozet, plus tard maréchal de camp ; puis son émule dans nos provinces, le comte de Paulo.

« Dans un camp tout opposé, voici le conventionnel François de Payan, qui devait périr bientôt victime des luttes civiles dans lesquelles il s'était ardemment mêlé, mais qui, quelques jours avant thermidor, touché par un élan du cœur sorézien, dans des heures où un sentiment de pitié pouvait coûter la vie, sauva du supplice son vieux maître Dom Despaux, amené devant le tribunal révolutionnaire.

« Mais Sorèze fut surtout à l'origine une école militaire, et dès que les grandes guerres éclatent, une légion de Soréziens se dresse.

« D'abord, les Caffarelli du Falga : Max, le premier qui mourut devant Saint-

Jean-d'Acre, mutilé, devenu une moitié d'homme, mais dont le délire se calmait dès que son ami Bonaparte s'approchait de son lit de douleurs et qu'ils s'entretenaient ensemble de l'éducation de la jeunesse française; sans doute, dans ces entretiens suprêmes sous le ciel d'Orient, le nom de Sorèze fut souvent prononcé. Un frère de Max est aussi général, et son nom est inscrit sur l'Arc-de-l'Étoile; un troisième est officier de marine et plus tard préfet maritime; un autre, préfet de l'Aube; et le dernier, évêque de Saint-Brieuc. Ainsi cette famille, dont vous apercevez dans vos promenades le berceau d'origine, représente à elle seule l'universalité de directions qu'imprimait déjà la jeune École.

« Des trois de Peytes de Montcabrier, nés aussi dans le voisinage, deux sont amiraux et un autre est tué devant Lubeck, déjà colonel à trente-quatre ans; des deux Andréossy, voisins encore de Sorèze, l'un est général du génie, l'autre général d'artillerie; Fornier Fenérois est tué en Pologne, en 1806, au moment où il venait de dégager la colonne du général Lassalle et d'assurer la victoire; la même année, Pascal Vallongue tombe devant Gaëte. Cet autre général, Fabvier, suit la grande armée d'Autriche en Espagne, des sierras aux steppes neigeuses de la Russie, et court ensuite guerroyer encore en Amérique. Le général Marbot ose, après Eylau, désobéir à l'Empereur qui lui avait ordonné de livrer au pillage un village où un officier français avait été assassiné et de fusiller trente habitants. Soréziens, vous vous retrouvez dans ce trait généreux! Les deux Paulin entrent dans le génie; des deux Marbot, frères par l'héroïsme comme par le sang, l'un ne cesse de se battre d'Aboukir à Waterloo, l'autre émeut encore l'Europe par le récit, je devrais dire par l'épopée de ces guerres de géant; d'Hautpoul meurt à Eylau, après avoir traversé trois fois l'armée prussienne; couché sur quelques brins de paille au milieu de quarante mille hommes gisant sur la neige, il dit à son jeune cousin, plus tard général à son tour, accouru à ses côtés : « Je suis perdu, mais je te laisse « un bel exemple; je meurs pour la France et pour l'Empereur. » Puis, c'est Bonet, Nayral, Gassendi; Bourmont, qui conquiert Alger; le capitaine Grant, mort en faisant sauter la porte de Constantine; Bouscarin, tué à Laghouat; Espinasse, à Magenta; Vernhet de Laumière, à Puebla; Levassor-Sorval, l'un des combattants de Saint-Privat; plus de trente généraux, sans oublier ceux qui vivent.

« Ne vous disais-je pas que le premier souffle de vie s'échappant de Sorèze avait fait lever une moisson de héros?

« A côté des guerriers surgirent les apôtres de la paix : l'évêque Caffarelli et Seguin des Hons, évêque de Troyes, à qui l'exil avait appris la pitié, et dont vous avez connu les neveux, hier encore les petits-neveux.

« Après les hommes d'action, les hommes de science. Les hautes mathématiques étaient aussi une nouveauté dans l'enseignement, et Sorèze l'inaugura avec éclat. Paulin sortit le premier de la première promotion de l'École polytechnique; il prit

l'épée, l'épée triomphante qui passionnait la jeunesse. D'autres se partagèrent, comme le comte Déjean qui fut général et ingénieur des fortifications, et dont le fin portrait du musée de Carcassonne révèle une âme droite et sereine autant qu'une haute intelligence; Cachin laisse une grande œuvre qui perpétuera sa mémoire dans la construction de la digue de Cherbourg; Lieussou prépara les travaux du canal de Suez et, le premier, fit rejeter le système des écluses.

« Picot de Lapeyrouse fut aussi un initiateur dans l'exploration et l'étude des Pyrénées, dont il décrivit la constitution géologique et la flore. Le comte de Villeneuve, après avoir vu sa carrière d'officier de marine brisée par la Révolution, se fixe, après Brumaire, dans le Midi et se rend utile par des travaux agricoles qu'il résume dans son *Essai d'un manuel d'agriculture*, suivi, hélas! quinze ans après, par un autre volume mélancoliquement intitulé : *Illusions et mécomptes d'un vieil agriculteur!* Destrem, d'une famille toulousaine, est cédé par Napoléon à Alexandre, après Tilsitt, comme un gage de paix; il construit le pont immense sur la Néva et le port de Cronstadt où s'est nouée une alliance qui n'unit pas seulement les chefs de peuples mais les cœurs de deux nations; Borrel, entré le premier à l'École polytechnique et sorti de même, amène à Sorèze les eaux limpides et vraiment aromatiques de la Mandre, et son buste nous est offert par la reconnaissance du conseil municipal; Beaumes, professeur à l'École de médecine de Montpellier, lutte avec ardeur pour soutenir les doctrines vitalistes contre l'École de Paris.

« De ces savants, j'en ai connu deux : Boisgiraud, dont j'ai suivi les cours alors que je sortis de Sorèze, car le cabinet de chimie nouvellement installé nous avait donné le goût de cette science, en train présentement de transformer nos procédés de travail dans l'agriculture et dans l'industrie. Il vous le dirait mieux que moi cet autre Sorézien¹, jeune, mais déjà si autorisé comme si aimé professeur à la Faculté de Toulouse, avec qui nous sommes montés hier soir, à la tombée du jour, sur la pointe de Berniquaut, pour embrasser d'un regard tous nos chers souvenirs de jeunesse.

« Puis Brassinne, qui fut le premier président de l'Association sorézienne, heureuse et fière d'offrir son buste à notre galerie des Illustres. La culture, à part en apparence, des mathématiques pures ne paralysait pas ses spirituelles saillies. En 1848, il se présentait à la députation, comme tout le monde, et un interrupteur lui ayant demandé dans un club ce qu'il voterait en présence d'une loi autorisant le divorce : « Depuis quarante ans, répondit-il, que je pourrais être en face de cette « question, j'avoue que je n'y ai jamais songé. »

« La sève vaillante de Sorèze excite à l'action, et c'était d'ailleurs le temps des grandes œuvres; mais écrire c'est agir aussi quelquefois. De la plume acérée et

1. M. Charles Fabre, professeur de chimie industrielle et agricole à la Faculté des sciences de Toulouse.

pénétrante de Frédéric Bastiat, les éclairs jaillissent comme d'une épée. De celle d'Étienne Arago, ce sont des étincelles d'esprit et de gaieté. Azaïs laisse une renommée à laquelle la curiosité, tout au moins, s'attache, en essayant d'expliquer par l'ingénieux et consolant système des compensations le douloureux mystère de la destinée et la lutte du bien et du mal. Romey écrit une histoire d'Espagne, et le pisan Contarelli vient puiser à Sorèze le goût pour les études littéraires et historiques qu'il rapporte en Italie.

« L'École rayonne, en effet, hors des frontières. Elle attire des élèves d'Espagne et d'Amérique et leur rend des héros : le général O'Farill, le général Castaños, duc de Baylen; Bolivar, qui, rentrant dans le Nouveau Continent tout enflammé de la générosité sorézienne, émancipe d'abord les esclaves de ses terres, puis se jette ardemment dans la lutte pour l'indépendance des colonies espagnoles, crée la Colombie, mais vit assez pour souffrir bientôt du spectacle des divisions sanglantes qui n'ont cessé de déchirer depuis les jeunes républiques américaines; Nubar-Pacha introduit l'esprit français en Égypte et meurt au moment où il voit se perdre les efforts de toute sa vie.

« C'est hier qu'il a disparu, et ce sont presque des contemporains aussi : Ducos, longtemps ministre de la marine sous le second Empire; Barris, président à la Cour de cassation; le contre-amiral de Saizieu et cet autre officier de marine, Douzans, qui avait fait sauter avec sa torpille téméraire le vaisseau-amiral chinois, sous les yeux de Courbet, à Fou-Tchéou, mort l'année dernière, en brave et en chrétien, victime du climat de l'Extrême-Orient.

« La torpille ne renouvelle-t-elle pas les fières audaces et les périls sans peur des combats de corps à corps des chevaliers d'autrefois?

« C'étaient nos amis encore : Bermond, Abrial..., élus spontanément pour représenter le département du Tarn à l'Assemblée qui a honoré la France par son désintéressement, sa droiture et sa loyauté, qui a pansé ses plaies et l'aurait préservée de nouveaux périls si en France, selon le mot de lord Aberdeen, qui n'est vrai, hélas, que pour l'Angleterre, les honnêtes gens avaient autant d'énergie que... les autres.

« De même le P. Houlès, doublement enfant de Sorèze, mon camarade, plus jeune que moi, dont je me rappelle le visage ouvert, avec son empreinte de bonté, présageant sa vie de dévouement qui s'est écoulée, brève et remplie, sous l'habit qu'avait porté Lacordaire, dans ce Tiers-Ordre fondé par le Père, dont il était devenu le vicaire général; puis cet autre camarade, plus cher encore, parce que nous n'avions jamais cessé de nous voir, Gilbert de Séverac, doué du rare talent qui semble être le don de toute sa race, mais qu'il avait fortifié par de sérieuses études sous le ciel d'Italie et dans les ateliers parisiens, artiste aux pures inspirations dont les œuvres, les portraits surtout, révèlent la belle âme, père de famille modèle, et

de quelle famille aimable, enlevé si tôt à la tendresse des siens, à l'affection de ses amis, c'est-à-dire de tous ceux qui le connaissaient.

« Ainsi tous, guerriers, ingénieurs, savants, évêques et moines, artistes, entourent Sorèze d'une glorieuse auréole. Ils caractérisent son action féconde et les horizons variés qu'elle ouvrit aux intelligences. Les nouvelles générations s'échaufferont à ces exemples; elles voudront perpétuer son renom, être dignes de ces camarades des jours anciens qui continuent à vivre au milieu d'elles, grâce à la nouvelle fondation du vénéré Directeur de l'École dont l'ardeur ne se lasse jamais. Ne vous semble-t-il pas qu'ils nous entendent et qu'ils nous parlent? Leur âme s'unit à la nôtre pour célébrer le foyer où s'allumèrent leur dévouement au pays, leurs enthousiasmes et leurs héroïsmes.

« Après ce regard rapide sur leurs vies diverses, par tous si bien remplies, ne nous apparaît-il pas aussi que Sorèze représente, dans ce qu'il a de caractéristique et de meilleur, l'essor de notre âme française, sa loyauté et sa verve alerte, l'élan vers l'idéal, le courage militaire, la soif du dévouement?

« Gardons jalousement, sans les altérer, ces dons précieux que la Providence nous a départis. En vain, d'ailleurs, essayerons-nous de les transformer par je ne sais quelles ambitions moins élevées, plus conformes à l'esprit positif des jours où nous sommes et qu'on nous conseille parfois. Un peuple, si mobile qu'il soit, ne change pas son âme avec autant de facilité qu'il change de gouvernement. Utile, d'ailleurs, la France sait l'être, et les ingéniosités de ses actives industries le montrent sans cesse. Mais elle entend demeurer surtout la grande semeuse d'idées généreuses et hautes, la lumineuse inspiratrice toujours à l'avant-garde pour diriger les yeux vers les sommets, les âmes vers la pitié. Telle elle s'est montrée depuis des siècles par ses lettres qui rayonnent sur le monde et que l'on apprend si bien à admirer à Sorèze, par ses arts qui se renouvellent sans repos pour exercer un universel et continu prestige, par son épée toujours au service de l'opprimé, ouvrant toujours des voies nouvelles aux civilisations qui élèvent les peuples conquis. Ah! sans doute, cette épée si fière jadis est aujourd'hui voilée d'un crêpe, mais elle sait — et l'histoire le lui prouve — que, si elle a connu d'autres revers douloureux, elle garde dans l'éclair de sa lame une inextinguible étincelle de résurrection.

« Contemplez donc vos modèles, jeunes hommes de demain, et haut les cœurs! »

.....

..... Au banquet qui suivit la séance d'inauguration des bustes, après les toasts tour à tour éloquents, spirituels, enthousiastes, émus du R. P. Raynal,

d'Henri Serres de Gauzy, de Fabre, de Gaston Serres de Gauzy, de Demotes, le poète François Tresserre se levait et s'exprimait ainsi :

« TRÈS CHERS CAMARADES,

« Il n'y a pas bien longtemps encore, à la première coupe de champagne, un des invités se levait et chantait. Un peu d'âme et de poésie semblaient planer un moment parmi les corbeilles des fruits, les fleurs et les cristaux. Ce n'était rien et c'était charmant. Permettez-moi de restaurer un vieil usage

« Tous les Soréziens sont plus ou moins poètes. Mais des rêveurs aux soldats, des artistes aux savants, la chaîne se fait et unit les diverses générations de Soréziens. Les uns ont eu la poésie de l'action et des batailles; à nous, de vivre le poème de l'énergie morale et sociale

« Je vous ai promis une chanson. Cette dernière pensée me l'inspire; la voici :

LES ANCIENS

(Dédié aux jeunes Soréziens.)

HIER,

Ils étaient comme vous de blonds enfants espiègles
Et leur rire semblait un buisson plein d'oiseaux;
Leur jeune grâce avait la sveltesse des seigles
Et leur âme gardait la blancheur des herceaux.

Puis, un jour, ces pinsons ont pris l'essor des aigles...
— Gloire, tes lampes d'or brûlent sur leurs tombeaux,
Et la foule, soumise aux fastes que tu règles,
Fait courber devant eux la fierté des drapeaux.

Réjouis-toi, Sorèze, et reconnais ta race;
Aux chemins de l'Histoire on peut suivre leur trace
De Metz à Fou-Tchéou, d'Alger à Puebla.

Quand la France, rêvant de quelque œuvre hautaine,
Avait besoin d'un homme, artiste ou capitaine,
L'un d'entre eux se levait et disait : « Me voilà! »

AUJOURD'HUI.

Les voici revenus, Sorèze; et tes murailles
Ont doré leurs lambris pour les mieux recevoir,
Et le vieux Berniquaut, écartant les broussailles,
De sa tour de genêts s'est penché pour les voir.

Ils sont las du manteau de pourpre des batailles;
Ils regardent venir la nuit avec espoir;
Le sommeil serait doux. Pour étendre leurs tailles,
Le parc semble leur faire un lit de fleurs, ce soir.

Mais d'étranges rumeurs ont monté de la plaine,
Le vent crie aux échos des paroles de haine
Dont l'âme des héros dans la nuit se troubla.

Et les grands morts lassés, toujours prêts à combattre,
Se dressent sur leur stèle, et leur bouche de plâtre
Semble encore crier dans l'ombre : « Nous voilà ! »

DEMAIN.

Sous les grands lauriers d'or, dormez votre épopée,
Les Anciens. Nos combats n'ont plus besoin du fer;
C'est à l'âme aujourd'hui que la France est frappée;
Nous saignons à l'esprit et non plus à la chair.

Vous eûtes les baisers triomphaux de l'épée
Et la mort vous touchait au front dans un éclair.
Notre vie, à mourir lentement occupée,
Cherche en vain un drapeau vainqueur dans le ciel clair.

Tristes, mais plus ardents, nous brandirons le livre;
Et nous forcerons bien les foules à nous suivre
A l'assaut des sommets où fleurit l'Idéal.

Et là-haut, pour calmer la fièvre qui l'altère,
Nous verserons au peuple, en nos vers de cristal,
Ton vin sombre, ô Marbot! ton vin d'or, Lacordaire!

François TRESSERRE.

..... Un an plus tard, au moment des fêtes de la Pentecôte à Sorèze, les 3 et 4 juin 1900, notre camarade, le poète montalbanais Marcel Sémézies, exaltait l'âme même de Sorèze dans ces strophes vibrantes d'enthousiasme et de foi dans l'avenir de l'École :

L'ÂME SORÉZIENNE.

I

Autant que Berniquaut dominera la plaine
Et que le Sor joyeux chantera sa chanson,
Autant qu'Avril mettra la feuille neuve au chêne,
Que le soleil de Juin dorera la moisson,
Sorèze restera fidèle à son histoire,
Pur jardin où fleurit et refléurit la gloire.

Autant que sur le parc en grands murmures sourds
Passera le vent sec qui vient de la montagne,
Autant que les prés verts mettront dans la campagne
Jusqu'aux bleus horizons leurs tapis de velours,
Sorèze aura toujours ses plates-bandes prêtes,
Jardin de généraux et jardin de poètes.

L'esprit ancien revit aux murs renouvelés
Ainsi que les bleuets revivent dans les blés;
Les temps ont beau passer, Empires, Républiques,
La France a beau subir l'assaut des politiques
Et tout a beau changer, hommes, mœurs et discours,
L'âme sorézienne est la même toujours.

Nous aimons ce qu'aimaient les vieux Gaulois, nos pères :
Les langages exquis, les grandeurs militaires.
L'âme sorézienne est française avant tout,
Elle garde l'amour de la gloire et le goût
Des vers retentissants et des phrases hautaines,
Le souvenir pieux des époques lointaines.

Comme on fait d'un drapeau, porter très haut sa foi,
Ne pas mentir, n'avoir pas peur, regarder droit,
On nous apprend ici ces vertus peu communes,
Et quelles qu'aient été nos changeantes fortunes,
Nous n'avons pas menti, nous n'avons pas eu peur,
Et notre clair regard ne fut jamais trompeur.

II

Quand Belle-Isle emmenait ses bataillons de Prague
 Et les guidait parmi la plaine immense et vague ;
 Lorsque Caffarelli mourait en Orient,
 Et quand Marbot chargeait, intrépide et riant ;
 Quand d'Hautpoul conduisait ses cuirassiers superbes
 Que les canons fauchaient comme de grandes herbes ;

Quand Paulin, sous le feu, calme levait des plans ;
 Quand Bouscarens râlait sur les sables brûlants ;
 Quand devant Puebla tombait le beau Laumières
 Et quand Douzans prenait au milieu des rizières
 Le germe de son mal, aucun d'eux, aucun d'eux
 N'eut peur un seul instant et ne baissa les yeux.

Et c'était bien encore l'âme sorézienne
 Quand Suzannet avec Larochejaquelein,
 Dans les remparts des Bleus sautaient d'un bond félin
 Pour lancer à l'assaut la bande vendéenne,
 Quand, à Cadix, Saizieu sous le vent des Anglais
 Défilait lentement en narguant les boulets.

Et tant d'autres aux noms moins fameux dans l'Histoire
 Mais dont les dévouements restent encor très beaux,
 Tant d'autres endormis dans d'ignorés tombeaux,
 Anonymes héros à l'obscur mémoire !
 Il en est mort partout de nobles Soréziens
 Et le monde est semé des os de nos Anciens.

III

Si les temps revenaient des choses héroïques,
 Si les jours revivaient des charges magnifiques,
 Nos frères d'aujourd'hui de même chargeraient
 Et de même, le cœur joyeux, succomberaient,
 N'est-ce pas, Bellegarde ? et Belbèze, et Pujade ?
 Et vous, Circan, Ferluc, d'Hautpoul, et vous, Fourcade ?

Et quand ceux-là seront tombés d'autres viendront
 Qui comme eux penseront et comme eux agiront.
 Sorèze formera longtemps, longtemps encore,
 De jeunes cœurs épris et du verbe sonore
 Et de l'acier brillant... O jardin des lauriers,
 Jardin où nous poussons poètes ou guerriers !



LA SORÉZIENNE

CHANTÉE A LA FÊTE SÉCULAIRE, EN 1857

PAROLES DU T. R. P. LACORDAIRE

I

Formons, amis, nos joyeuses phalanges,
Avec orgueil suivons notre drapeau :
Qu'à son aspect le bruit de nos louanges
Pour l'exalter prenne un essor nouveau ;
Car aujourd'hui dans sa jeune auréole
Luit à nos jeux tout un siècle d'honneur ;
Oui, soyons fiers de notre vieille École,
Et pour jamais gardons-lui notre cœur! } *bis.*

II

Non moins qu'ailleurs nous admirons Horace
Et les beautés d'Homère et de Platon ;
Non moins qu'ailleurs nous poursuivons la trace
Des grands secrets d'Euclide et de Newton.
Mais plus qu'ailleurs fidèles au Symbole
De la vertu, nous conservons l'honneur ;
Soyons donc fiers de notre vieille École,
Et pour jamais gardons-lui notre cœur. } *bis.*

III

Les arts aussi, premiers-nés du génie
A notre oreille, à nos yeux, à nos mains,
De leurs trésors prodiguent l'harmonie ;
Ils sont du beau les prophètes divins,
Et du ciel même échauffant la parole,
Versent sur nous la lumière et l'honneur ;
Soyons donc fiers de notre vieille École, } *bis.*
Et pour jamais jardons-lui notre cœur.

IV

Si nos aînés furent de Louis seize
Les défenseurs et les derniers amis ;
Si Bonaparte a trouvé dans Sorèze
Vingt généraux et cinq Cafarellis,
De leur exemple écoutant la parole,
A notre tour, soyons fils de l'honneur ;
A notre tour, grandissons notre École, } *bis.*
Et pour jamais gardons-lui notre cœur.

Nous sommes heureux de pouvoir donner un fac-similé de ce chant de l'École, écrit tout entier de la main de notre illustre Père et adressée au R. P. Ligonnet, auteur de la musique.

La Sorézienne.

I.

Formons, amis, formons nos trois phalanges,
avec orgueil nous nous dressons !
Qu'à son aspect, le fruit de nos travaux
^{à l'exaltation}
pour l'humanité comme un essai nouveau ;
car aujourd'hui dans la triple arrière
luit à nos yeux tout un siècle d'honneur.
Oui, dignes fruits de notre vieille école,
et nous jamais gardons - lui notre cœur.

II.

Non moins qu'ailleurs nous admirons Horace
et la beauté d'Homère ou de Platon ;
non moins qu'ailleurs nous poursuivons la trace
des grands secrets d'Euclide ou de Newton ;
mais plus qu'ailleurs fidèles au symbole,
de la vertu nous cultivons l'honneur.
Dignes fruits de notre vieille école,
et nous jamais gardons - lui notre cœur.

III.

Si nos aînés furent de Louis seize
les défenseurs et les premiers amis ;
Si Bonaparte a tenu dans Sorèze
vingt généraux et cinq Caffarelli,
De leur exemple écoutant la parole,
à notre tour, dignes fruits de l'honneur,
à notre tour, grandissant notre école,
et nous jamais gardons - lui notre cœur.

IV.

Formons, amis, formons nos trois phalanges,
avec orgueil nous nous dressons !
Qu'à son aspect, le fruit de nos travaux
^{à l'exaltation}
pour l'humanité comme un essai nouveau ;
car aujourd'hui dans la triple arrière
luit à nos yeux tout un siècle d'honneur.
Oui, dignes fruits de notre vieille école,
et nous jamais gardons - lui notre cœur.



M. P. E. Ligier,

au recteur préfet.

111

TABLE

EXPLICATIONS NÉCESSAIRES POUR FACILITER LES RECHERCHES DANS CET OUVRAGE.....	IV
NOTE DU COMITÉ DE RÉDACTION.....	VII
L'ÉCOLE.....	IX
LES SORÉZIENS DU SIÈCLE.....	I
ADDITIONS ET CORRECTIONS.....	573
DES BUSTES AU LIVRE.....	593
Coup d'œil sur le Siècle sorézien.....	594
Les Anciens.....	600
L'Ame sorézienne.....	602
<i>La Sorézienne</i>	605

